

ANALOGIE ET MÉTAPHORE ARGUMENTATIVES

Christian Plantin

BSN Press | « A contrario »

2011/2 n° 16 | pages 110 à 130

ISSN 1660-7880

ISBN 9786169078128

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-a-contrario-2011-2-page-110.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour BSN Press.

© BSN Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Analogie et métaphore argumentatives

CHRISTIAN PLANTIN¹

110 Au football, on joue l'adversaire ou le ballon, parfois les deux². En argumentation, on se focalise sur l'objet du débat ou sur la relation aux opposants. L'argumentation travaille sur des objets *en question*. Un objet en question est défini comme un objet sur lequel il y a désaccord, qu'il s'agisse de la position exacte des bornes de ma vigne ou du statut réel de l'auditoire universel dans le *Traité de l'argumentation*. Il est défini sur un fond d'objets *pacifiques*, qui sont des objets non controversés dans l'espace de la discussion en cours.

Lorsqu'on joue l'adversaire, et, d'une façon générale, les partenaires du débat, on voit les objets à travers les personnes, au point parfois de ne plus voir que les personnes. Lorsqu'on joue le ballon, on travaille sur les objets en question (êtres simples ou complexes, situations, personnes) en les liant non seulement aux personnes, mais systématiquement à d'autres objets plus ou moins stabilisés. Trois grandes familles d'arguments peuvent configurer cette seconde opération. Un objet peut être lié à d'autres objets :

- *du même genre*, à l'intérieur d'une même catégorie, sous une même définition;
- avec lesquels il entretient un lien *causal*;
- avec lesquels il entretient un lien *d'analogie*.

¹ Je remercie vivement Sylvie Bruxelles, Wander Emediato, Jean-Claude Guerrini et Rubens Morais.

² «Il ne sait même pas jouer, il sait seulement jouer l'adversaire» (URL: [www.materazzi.wordpress.com/2006/07/12/materazzi-match-perdu-la-france-championne-du-monde/], consulté le 16 mars 2011).

Cet article n'a pas d'autres ambitions que de réexposer quelques éléments bien connus de la question complexe de l'analogie, en espérant simplement ne pas ajouter à la confusion. Pour cela nous traiterons les mots repères de l'analogie, l'analogie marquée et non marquée. Nous proposerons ensuite, sans les développer, les grandes lignes de force selon lesquelles l'argumentation exploite les diverses formes d'analogie. Enfin, nous proposerons de

définir l'argumentation par « analogie modèle » comme une forme de transfert massif du langage d'un domaine Ressource sur un domaine Problématique. Nous commençons par rappeler l'importance de la pensée analogique qui est capable d'organiser le monde avec la même force que la pensée causale.

La pensée analogique

Lorsque l'analogie organise le monde

Du point de vue anthropologique, l'analogie est une forme de pensée qui postule que les choses, les êtres et les événements se reflètent les uns dans les autres. Pour la pensée analogique, connaître, c'est déchiffrer des ressemblances. Ainsi conçue, l'analogie est au fondement de toutes les gnoses. L'analogie, par les liens qu'elle élabore, produit « un sentiment cosmique où triomphe l'ordre, la symétrie, la perfection » (Gadoffre, Walker, Tripet 1980 : 50). Du point de vue de l'histoire des idées, cette forme de pensée a connu son apogée à la Renaissance, où le monde « sublunaire » était, par l'analogie, mis en correspondance avec les sphères célestes, et, généralement, avec le monde divin.

111

Dans une de ses manifestations, la doctrine des correspondances valide les arguments de la forme :

Donnée: *Cette fleur ressemble à telle partie du corps.*

Conclusion: *Elle a une vertu cachée efficace pour guérir les maux qui touchent cette partie du corps.*

Loi de passage: *Si la forme d'une plante ressemble à une partie du corps, alors elle guérit les maux qui touchent cette partie du corps.*

Garantie: *C'est une disposition divine.*

Cette pensée postule que toutes les plantes ont des propriétés médicinales cachées. La plante porte une signature qui est une représentation de la partie du corps humain qu'elle peut soigner. Cette « signature » ou « sympathie analogique » n'est pas un signifiant arbitraire, mais une « ressemblance » à la partie du corps concernée, soit un signe que Dieu lui-même a imposé, de façon non arbitraire, sur les plantes. Une plante où l'on trouve une ressemblance avec les yeux, par exemple la forme des paupières, guérit le mal des yeux. Puisque le coing a la signature des cheveux, il est bon pour les cheveux. Dans les termes d'Oswald Crollius :

Donnée: *« Ce poil folet qui vient autour des coings [...] représente en quelque façon les cheveux. »*
(1976 [1609] : 41)

Conclusion: *« aussi la decoction d'iceux fait croistre les cheveux, lesquels sont tombés par la verole ou outre maladie semblable. »* (idem : 41)

Loi de passage: la vertu curative des plantes «*se reconnoist plutost par la signature ou sympathie analogique, & mutuelle des membres du corps humain, à ces plantes-là qu'en quelque autre chose que ce soit*» (ibid.: 8).

Garantie: «*Dieu a donné comme un truchement à chaque plante afin que sa vertu naturelle (mais cachée dans son silence) puisse être cogneuë & découverte. Ce truchement ne peut estre autre que la signature externe, c'est à dire ressemblance de forme & figure, vrais indices de la bonté, essence & perfection d'icelles.*» (ibid.: 23)

112 De cette doctrine découle un programme de recherche, à l'usage de «*ceux lesquels veulent acquérir la vraie et parfaite science de la médecine*»: «*qu'ils employent toute leur estude à la cognoissance des signatures, hieroglyphes, & caracteres*» (ibid.: 20). Cette formation leur permettra de reconnaître «*de plein abord, au seul regard de la superficie des herbes, de quelles facultez elles sont doüees*» (ibid.: 9).

La connaissance des propriétés médicinales des plantes s'acquiert en apprenant à déchiffrer le discours de la nature (reconnaître et enchaîner les signes dispersés dans la nature), et non pas par l'observation et l'expérience, en pratiquant la dissection ou en faisant ingérer une décoction au malade et en constatant ensuite qu'il va mieux, qu'il est mort, ou qu'il ne va ni mieux ni pis. La connaissance analogique est un mode de pensée spécifique, qui s'oppose à la connaissance par les causes, auxquelles sont substituées de mystérieuses correspondances véhiculant des influences. Elle court-circuite la réflexion sur la hiérarchie des catégories en genre et en espèces, à laquelle elle substitue une ligne ou un réseau de ressemblances.

L'analogie comme obstacle épistémologique

Comme vu sous un certain angle, tout ressemble à tout, et que la relation de ressemblance est transitive, on peut associer à l'infini. La productivité du procédé peut aller jusqu'au délire. L'analogie est féconde pour stimuler la découverte ou l'invention, elle est utile dans l'enseignement et la vulgarisation. Mais elle représente un obstacle épistémologique lorsque l'explication qu'elle propose, très satisfaisante pour l'intuition, fait obstacle à des recherches plus approfondies:

«*Par exemple, le sang, la sève s'écoulent comme l'eau. L'eau canalisée irrigue le sol; le sang et la sève doivent irriguer eux aussi. C'est Aristote qui a assimilé la distribution du sang à partir du cœur et l'irrigation d'un jardin par des canaux (Des parties des Animaux, III, V, 668 a 13 et 34). Et Galien ne pensait pas autrement. Mais irriguer le sol, c'est finalement se perdre dans le sol. Et là est exactement le principal obstacle à l'intelligence de la circulation.*» (Canguilhem 1965: 26-27)

Définition de l'analogie: analogie marquée et non marquée

Définition

Les dictionnaires de langue définissent l'analogie comme un *rappport*, une *similitude*, une *ressemblance*, c'est-à-dire par ses trois premiers synonymes (*Dictionnaire électronique des synonymes [DES]*³, art. *analogie*). L'analogie est une *identité partielle*, une *proportion* existant entre des choses, ou «des réalités différentes» (*Trésor de la langue française informatisé, [TLFi]*⁴, art. *analogie*); l'existence d'une relation d'analogie est établie au moyen d'une *comparaison* qui dégage des traits communs entre les objets ou les réalités considérées (Littre, *TLFi*, art. *analogie*).

L'analogie marquée

L'analogie peut être marquée par un ensemble ouvert de termes, qui englobe les «petits mots» syncatégorématiques comme les indicateurs ou les connecteurs, ainsi que les «grands mots» comme les substantifs et les verbes (van Eemeren et al. 2007; Snoeck Henkemans 2003).

Marque substantive: le substantif *analogie* appelle, ou est plus ou moins synonyme de termes comme *affinité*, *allégorie*, *association*, *concordance*, *convenance*, *évocation*, *homologie*, *harmonie*, *image*, *métaphore*, *parenté*, *parallèle*, *précédent*, *proportion*, *relation*, *ressemblance*, *suggestion*, *symbole*, et de bien d'autres. Chacun de ces termes ne dit pas forcément qu'il y a une analogie dans les parages, mais ils fonctionnent dans des discours exploitant ou établissant une analogie. Du point de vue pédagogique, ces mots ne disent pas «cherchez l'analogie» mais «regardez voir s'il n'y a pas une analogie». Ce sont des termes à fonction heuristique.

Marque prédicative: certains prédicats doivent être considérés comme des connecteurs d'analogie (Plantin 2011). L'analogie est définie comme le lien peut-être ontologique mais certainement sémantique existant entre les actants sujets et objets de prédicats comme les suivants:

X a des rapports avec, ressemble à, rappelle, fait penser à, correspond à... Y

A est à B ce que C est à D

X est comme, du même genre que, le même que, pareil à... Y

Le sens du prédicat peut être fourni par un substantif de la classe synonymique de *analogie*, ou par l'adjectif correspondant:

³ URL: [<http://www.crisco.uni-caen.fr/cgi-bin/cherches.cgi>], consulté le 16 mars 2011.

⁴ URL: [www.cnrtl.fr], consulté le 16 mars 2011.

X est en concordance, harmonie, a des rapports... avec Y

X est comparable, analogue, semblable, similaire, identique, parallèle, équivalent, homologue...
à Y

Relations interphrastiques: les constructions dites subordonnées comparatives couvrent des relations allant de la comparaison à l'analogie. Lorsque la construction met en jeu un terme comparé X et un terme comparant Y, X et Y étant susceptibles de recevoir le même prédicat gradable M, on a une analogie de comparaison:

«X est aussi M que Y»: *Pierre est aussi beau que Paul.*

114

La comparaison peut jouer sur la position respective des deux termes relativement à deux prédicats gradables, M et N:

«X est aussi M. que Y est N»: *Pierre est aussi paresseux que Paul est travailleur.*

La construction dite comparative peut correspondre à une analogie structurelle (voir *infra*):

P° *comme, ainsi (que), de même que, plus / moins / aussi que, de la même façon que, comme,...* P1

Un énoncé marqué par un adverbe peut être mis en relation d'analogie avec tout un discours antérieur (D°):

D°. *De même, même chose, également, pareil, idem pour... P*

D'une façon générale, les indicateurs d'analogie ne font qu'engager un travail interprétatif toujours considérable. Même *comme* n'est pas un indicateur univoque d'analogie:

Comme je descendais, j'ai croisé Pierre.

Comme Pierre est intelligent, il verra tout de suite le piège.

Ce n'est que quand on a bien saisi l'analogie qu'on est à même d'interpréter correctement tel morphème ou telle construction comme un indicateur, une balise, un signal, un indice d'analogie.

L'analogie transcende les indicateurs

L'analogie peut être exprimée dans des énoncés métaphoriques de type « A est B » :

« *Metaphor is the dreamwork of language and like all dreamwork, its interpretation reflects as much on the interpreter as on the originator. The interpretation of dreams requires collaboration between a dreamer and a waker, even if they be the same person; and the act of interpretation is itself a work of the imagination. So too understanding a metaphor is as much a creative endeavor as making a metaphor, and as little guided by rules.* » (Davidson 1978: 136)

Le travail du rêve est le processus par lequel le contenu latent d'un rêve est recouvert par son contenu manifeste, par déplacement, distorsion, condensation et symbolisme. Il est difficile de résister à une telle analogie, même si elle commet la fallacie *ad obscurum per obscurius*, c'est-à-dire qu'elle éclaire l'obscur (la métaphore) par le plus obscur (le travail du rêve).

L'analogie peut également être exprimée par des énoncés mis en parallèle, sans aucun mot indicateur, comme nous avons tenté de le faire en introduction :

Au football, on joue l'adversaire ou le ballon, parfois les deux. En argumentation, on se focalise sur l'objet du débat ou sur la relation aux opposants.

Le mot *analogie* comme terme couvrant

Si l'on met à part la question mathématisable de la *proportion*, la définition du mot *analogie* se fait au travers des trois substantifs *similitude*, *ressemblance*, *comparaison*. Faut-il faire correspondre un concept propre à chacun de ces trois mots ? La réponse à cette question doit tenir compte de la structure des familles dérivationnelles auxquelles ils appartiennent. Ces données sémantico-lexicales s'organisent selon le tableau suivant :

Verbes	Adjectifs		Substantifs		
	base	déverbal	base	désadjectival sur: le PPrs/Adj	déverbal
(se) ressembler	semblable similaire analogue	ressemblant	similitude analogie	ressemblance	l'adj. base
					semblable similarité
comparer		comparable			comparaison

La série comprend deux verbes, (*se*) *ressembler* et *comparer*; on peut considérer que (*ne pas*) *ressembler* est le résultatif de *comparer*:

H (agent humain) *compare* A et B.

A et B (*ne*) *se ressemblent* (*pas*), A (*ne*) *ressemble* (*pas*) à B.

Cette famille comprend un seul substantif base, *analogie*. Les substantifs et les adjectifs s'alignent sur le verbe (*se*) *ressembler*:

L'*analogie*, la *similitude*, la *ressemblance* (*la *comparaison*) entre A et B

A est *semblable*, *ressemblant*, *similaire*, *analogue*, *comparable* à B.

A et B sont *semblables*, *ressemblants*, *similaires*, *analogues*, *composables*.

<=> A et B *se ressemblent*.

Cette contrainte a pour effet de faire des adjectifs *ressemblant*, *semblable*, *similaire*, *analogue* des quasi-synonymes, ainsi que les trois substantifs dérivés *ressemblance*, *similarité*, *similitude*. Ces données conduisent à faire de la paire *ressembler* et *analogie* les termes pivots (termes couvrants) du discours sur l'analogie.

On fait généralement correspondre une notion à un terme substantif. En fait la notion se dit sous diverses formes lexicales, verbe, adjectif ou substantif, or *analogie* n'a pas de verbe correspondant, et le concept doit trouver son verbe ailleurs, ce sera *ressembler*.

On parlera donc de l'analogie posée par une métaphore; si l'on préfère, on dira qu'on utilise un même langage pour la description de la métaphore et de l'analogie. Métaphore, comparaison, proportion, similitude... exploitent l'analogie, sous différentes formes et définitions.

Formes argumentatives exploitant l'analogie

L'appellation «argumentation par analogie» correspond à différentes formes d'argumentation, qui apparaissent sous une quinzaine d'étiquettes, en français ou en latin: argumentation par analogie; métaphore argumentative; arg. proportionnelle; arg. par la comparaison; arg. *a pari*; arg. par le précédent; par l'exemple et l'exemplaire, illustration; par l'*exemplum*; par le modèle, l'antimodèle, et le parangon. D'autre part, des étiquettes latines désignent des formes d'argumentation qui se rattachent à l'argumentation par analogie (*per analogiam*); par la comparaison (*a comparatione*); par l'analogie, la comparaison ou *a pari* (*a simili*).

Nous distinguerons fondamentalement trois formes d'analogie, correspondant à trois points de vue sous lesquels on peut contempler les cas concrets: l'analogie catégorielle; l'analogie de proportion; et l'analogie structurelle à laquelle on associera la métaphore, et que nous discuterons par la suite.

L'analogie catégorielle est celle qui existe entre deux êtres qui entrent dans une même catégorie. En d'autres termes, un être peut être intégré à une catégorie s'il est analogue à un autre être appartenant à cette catégorie. L'analogie est un critère de catégorisation. L'argumentation exploitant l'analogie catégorielle correspond à l'argumentation *a pari* (et à l'argumentation *a simili*, pour un des sens de *a simili*), fondée sur les opérations de catégorisation: «Les filles sont comme les garçons, les garçons ont l'autorisation de sortir le soir, donc les filles doivent pouvoir sortir le soir.»

117

L'analogie de proportion (analogie de relation) est définie comme une analogie entre deux relations, chacune d'elle unissant deux êtres. Elle met donc en jeu quatre termes: «La vieillesse, le soir de la vie», la vieillesse est à la vie ce que le soir est au jour, «les vieillards doivent se préparer à la nuit».

L'analogie structurelle (analogie de forme, analogie structurelle ou isomorphisme) est celle qui existe entre deux systèmes complexes partageant une même structure. L'analogie formelle repose sur la mise en relation non plus de deux objets (analogie catégorielle) ou d'une relation entre deux paires d'objets (analogie de proportion), mais d'un nombre *a priori* indéfini d'objets ainsi que de leurs relations. Elle combine donc l'analogie de relation et l'analogie catégorielle. Deux phénomènes ou deux êtres qui ont une même structure sont dits isomorphes. L'analogie de structure inclut des éléments et des relations entre éléments.

Métaphore – La métaphore repose sur un mécanisme d'analogie. La métaphore filée est une forme d'analogie structurelle. La métaphore simple est un processus de recatégorisation.

Analogie structurelle

Terminologie

L'analogie comme isomorphisme repose sur une distinction entre deux domaines complexes. L'analogie *catégorielle* est celle qui existe entre deux objets appartenant à une même catégorie (c'est une identité partielle puisqu'elle ne porte que sur les traits génériques de cette catégorie); réciproquement, on argumente par l'analogie entre deux êtres pour les placer dans la même catégorie. L'analogie de *proportion* affirme que

deux couples d'êtres sont liés par le même genre de relation. L'analogie *structurelle* combine analogie catégorielle et analogie de relation. On pourrait également parler d'analogie de *forme* (les domaines ont même forme), ou emprunter aux mathématiques le terme d'*isomorphisme*.

L'analogie structurelle met en jeu deux domaines complexes, $\{D\}$ et $\{\Delta\}$, articulant respectivement un nombre indéfini et illimité d'individus liés par des relations de toutes espèces. On peut distinguer deux types de situations, correspondant aux deux affirmations :

118

$\{A\}$ et $\{B\}$ sont analogues.

$\{\Delta\}$ est analogue à $\{D\}$.

(i) Dans le premier cas, il s'agit de comparer les deux domaines $\{A\}$ et $\{B\}$ afin de déterminer s'il existe ou non une analogie entre eux, c'est-à-dire si la proposition « A et B se ressemblent » est vraie ou non. On peut se demander si la crise de 1929 a des caractéristiques communes avec celle du Japon dans les années 1990, ou avec celle de l'Argentine au début des années 2000, afin d'établir une typologie des crises économiques. Les domaines sont symétriques du point de vue de l'investigation, qui ne porte pas sur l'un des domaines mais sur leurs relations. Aucun des domaines n'étant privilégié par rapport à l'autre, ils ne peuvent être désignés que dans leur spécificité.

(ii) On voit *a contrario* l'importance de ce moment lorsqu'on fait intervenir dans la série la crise récente de 2008; il s'agit alors, à coup presque sûr, de voir s'il est possible de « tirer des leçons » des crises précédentes. Si quelqu'un se sert de l'analogie 1929/2008 pour prédire une troisième guerre mondiale, on détruira son argumentation en montrant qu'il y a des différences essentielles entre les événements de 1929 et ceux de 2008, que les domaines ne sont pas analogues, et qu'on ne peut donc pas s'appuyer sur l'un pour dire quelque chose sur l'autre (voir plus loin). C'est sur l'asymétrie des domaines comparés que fonctionne l'argumentation par analogie, c'est pourquoi nous désignerons ces deux domaines par les lettres d'alphabets différents, $\{\Delta\}$ et $\{D\}$.

Dans le second cas, $\{\Delta\}$ est analogue à $\{D\}$, les deux domaines sont dans ce cas différenciés des points de vue épistémique, intuitif, psychologique (voir plus loin). Cette différence a été notée de différentes façons :

$\{\Delta\}$ est analogue à $\{D\}$.

Tenor ressemble à *Vehicle* (Richards 1936).

Teneur ressemble à *Véhicule*.

Thème ressemble à *Phore* (Perelman et Olbrechts-Tyteca 1976 [1958]).

Thème ressemble à *Analogie*.

Cible ressemble à *Source* (ou *Ressource*).

Pour les besoins de l'argumentation, orientée par la construction d'une réponse à une question qui en admet plusieurs, nous adopterons la dernière terminologie qui nous semble la plus parlante. En argumentation, le domaine $\{\Delta\}$ est le domaine *Problématique*, domaine *Cible*, ou *Ciblé*. Le domaine $\{D\}$ est la *Source* ou la *Ressource* sur laquelle on s'appuie afin de modifier le statut épistémique du domaine *Ciblé*, $\{\Delta\}$, pour déduire certaines conséquences touchant $\{\Delta\}$. On voit que le domaine *Ressource* a le statut d'argument et le domaine *Ciblé* de conclusion.

119

- En termes *épistémiques*, le domaine *Ressource* est le domaine le mieux connu; le domaine *Ciblé* est le domaine en cours d'exploration, sur lequel porte la question.
- En termes de *légitimité*, le domaine *Ressource* est reconnu comme légitime/illégitime, donc légitimant/délegitimant.
- En termes *psychologiques*, l'intuition et les valeurs qui fonctionnent dans le domaine *Source* sont invitées à fonctionner dans le domaine *Cible*.
- En termes *langagiers*, le domaine *Ressource* est couvert par un langage stable; le domaine *Ciblé* n'a pas de langage stabilisé.

Analogie explicative

Dans la célèbre analogie d'Ernest Rutherford entre l'atome et le système solaire, le domaine *Source* est le système solaire, le domaine *Ciblé* par l'analogie est l'atome:

L'atome est comme le système solaire.

Cible est comme Source.

Problème est comme Ressource.

C'est une analogie didactique. Il s'agit de faire comprendre ce qu'est l'atome à partir de ce qu'est le système solaire. L'asymétrie des domaines est évidente. Le domaine *Ressource*, le système solaire, est bien connu, depuis longtemps. Le domaine *Cible* est nouveau, mal compris, énigmatique. L'analogie explicative conserve ses mérites pédagogiques même si elle est partielle. On peut toujours comparer les deux systèmes afin de mettre en évidence les limites de la comparaison (voir plus loin).

L'analogie a valeur explicative dans la situation suivante:

1. Dans le système $\{\Delta\}$, la proposition P n'est pas comprise.
2. Dans le système $\{D\}$, Il n'y a pas de débat sur P': elle est comprise.
3. $\{\Delta\}$ est isomorphe de $\{D\}$ (analogie structurelle, systémique).
4. La position de P dans $\{\Delta\}$ est identique à celle de P' dans $\{D\}$.
5. P' est un peu mieux comprise.

On établit une relation d'analogie entre deux faits, on intègre (situe) l'inconnu sur la base du connu. Comme l'explication causale, l'explication par analogie jette des ponts, brise l'insularité des faits.

120

Argumentation par analogie structurelle

L'analogie peut suggérer des questions: qu'en est-il des forces qui lient les électrons au noyau vs celles qui lient les planètes au soleil? Mais en aucun cas un physicien ne conclurait sur des prémisses analogiques:

Les planètes sont liées au soleil par la force gravitationnelle.

Le système atomique est analogue au système solaire.

Donc les électrons sont liés au noyau par la force gravitationnelle.

L'analogie donne à penser, mais elle ne prouve rien. Il en va tout autrement dans le cas de l'analogie argumentative ordinaire, comme le montre la métaphore du corps social et du corps humain; ce passage à la limite équivaut à considérer l'analogie comme une identité. L'analogie structurelle est utilisée argumentativement dans les cas de type suivant:

1. Une question se pose dans un domaine Problématique $\{\Delta\}$: la vérité d'une proposition α (la pertinence d'une ligne d'action β) sont en débat.
2. Dans un domaine Ressource $\{D\}$ la proposition a est tenue pour vraie (l'action b pour adéquate). Dans ce domaine, les représentations sont stabilisées, font l'objet d'un consensus.
3. Il existe une relation d'analogie entre domaine Ressource $\{D\}$ et Domaine Problématique $\{\Delta\}$.
4. Donc, tenons α pour vraie, considérons que faire β serait efficace.

La relation d'analogie est postulée entre les deux domaines. L'opération argumentative consiste à attirer l'attention du douteur sur le fait que «si les domaines sont analogues, alors leurs éléments correspondants le sont», en particulier a et α , b et β .

L'analogie est une invitation à voir/aborder le Problème à travers la Ressource. Le domaine Ressource est traité comme un modèle du domaine Ciblé. La relation du domaine sous investigation au domaine Ressource est traitée comme celle du domaine d'investigation à un modèle de ce domaine.

Exemple: affoler la boussole

La ressource ne doit pas nécessairement préexister à l'analogie; l'analogie peut créer *ex nihilo* une ressource dont l'évidence s'impose instantanément à l'intuition, comme celle proposée par Heisenberg en 1955 où le comparant est « un bateau construit avec une si grande quantité d'acier et de fer que la boussole de son compas, au lieu d'indiquer le Nord, ne s'oriente que vers la masse de fer du bateau »:

«Une autre métaphore rendra peut-être encore plus évident ce danger. Par cet accroissement apparemment illimité du pouvoir matériel, l'humanité se trouve dans la situation d'un capitaine dont le bateau serait construit avec une si grande quantité d'acier et de fer que la boussole de son compas, au lieu d'indiquer le Nord, ne s'orienterait que vers la masse de fer du bateau. Un tel bateau n'arriverait nulle part; livré au vent et au courant, tout ce qu'il peut faire, c'est de tourner en rond. Mais revenons à la situation de la physique moderne; à vrai dire, le danger existe tant que le capitaine ignore que son compas ne réagit plus à la force magnétique de la terre. Au moment où il le comprend, le danger est déjà à moitié écarté. Car le capitaine qui, ne désirant pas tourner en rond, veut atteindre un but connu ou inconnu, trouvera moyen de diriger son bateau, soit en utilisant de nouveaux compas modernes qui ne réagissent pas à la masse de fer du bateau, soit en s'orientant par les étoiles comme on le faisait autrefois. Il est vrai que la visibilité des étoiles ne dépend pas de nous et peut-être à notre époque ne les voit-on que rarement. Mais, de toute façon, la prise de conscience des limites de l'espoir qu'exprime la croyance au progrès contient le désir de ne pas tourner en rond, mais d'atteindre un but. Dans la mesure où nous reconnaissons cette limite, elle devient le premier point fixe qui permet une orientation nouvelle.» (Heisenberg 1962: 35-36)⁵

⁵ Traduit de l'allemand. Je n'ai pas pu accéder au texte original. La boussole est appelée «compas» dans la marine. Le danger dont il est question ligne 1 est celui dans lequel se trouvait l'humanité au moment de la guerre froide.

Exemple: les marins sans port d'attache

Même chose pour les marins sans port d'attache d'Otto Neurath:

«Il n'y a pas de tabula rasa. Nous sommes comme des marins en pleine mer, qui doivent rebâtir leur bateau sans jamais pouvoir l'amener sur un dock pour le démonter et le reconstruire avec de meilleurs éléments.» (1932: 206)⁶

⁶ «Es gibt keine tabula rasa. Wie Schiffer sind wir, die ihr Schiff auf offener See umbauen müssen, ohne es jemals in einem Dock zerlegen und aus besten Bestandteilen neu errichten zu können.»

L'analogie peut se traduire mot à mot :

«Il n'y a pas de fondement ultime des connaissances, à partir desquels nous puissions, sans aucun présupposé, montrer qu'elles sont valides.»⁷

Cette ressource est extrêmement puissante; l'image pourrait aussi bien s'appliquer à la vie relationnelle: «Il n'y a pas de «bonne explication» qui permette de reconstruire une relation endommagée et de repartir de zéro.»

Métaphore et argumentation

122

Du point de vue d'une théorie anti-rhétorique de l'argumentation, la métaphore est surabondamment fallacieuse. Du point de vue rhétorique, elle a été valorisée comme une comparaison condensée, dont l'élucidation est confiée à l'auditoire.

Si l'on définit la métaphore comme une figure, et les figures comme des ornements, alors la métaphore est fallacieuse sous toutes ses dimensions. L'énoncé métaphorique est faux. «Les Français sont des veaux» (attribué à Charles de Gaulle⁸): mais les Français ne sont pas des *veaux* (sens métaphorique), ce sont des *êtres humains* (erreur de catégorisation, *category mistake*). C'est au moins une fallacie d'ambiguïté, car elle introduit plusieurs niveaux de sens; un distracteur (fallacie du hareng et d'évitement de la question). La métaphore surgit, elle crée une *surprise*, elle introduit donc de l'émotion (*ad passiones*); elle amuse le peuple (*ad populum*), elle fait de son auteur un histrion (*ad ludicrum*).

La métaphore est bannie du langage de l'exposé des résultats scientifiques, sinon de la genèse de ces résultats. L'explicitation de la métaphore sous la forme d'une comparaison permet de la discuter (Ortony 1979: 191).

En rhétorique, la métaphore est vue comme une analogie (au sens de comparaison) condensée. L'orateur l'implique dans l'interprétation, en sollicitant sa coopération interprétative. On lui laisse quelque chose à faire. Créant de la coopération, la métaphore force les accords préalables. Cette explication fonctionnelle de la métaphore est identique à celle qu'on donne de l'enthymème comme syllogisme abrégé, reconstruit au terme d'un processus de co-construction liant l'orateur et l'auditoire (Bitzer 1959: 408). Dans les deux cas, la fonction argumentative de cette condensation est l'activation du partenaire.

⁷ «Anti-foundationalism: Es gibt kein Fundament der Erkenntnis, von dem wir ohne Voraussetzungen zeigen könnten, dass es zuverlässig ist.» (URL: [www.slidefinder.net/p/präsentation_kurs_studierende_philosophie_bachelor/5841858/p2], consulté le 16 mars 2011)

⁸ Je n'ai pas trouvé de référence précise sur [charles-de-gaulle.org].

La métaphore est un modèle (Black 1962, 1979). Dire que «l'électeur est un veau», c'est dire que «l'électeur est indécis, faible et manipulable comme un veau»; le veau étant ici le parangon cumulant ces défauts. La métaphore est ouverte: si l'électeur est catégorisé comme un veau, on peut lui faire adopter des comportements directement contraires à ses intérêts, par exemple le conduire à un abattoir plus ou moins métaphorique. La force argumentative de la métaphore tient non seulement à ce que comme l'analogie, elle introduit un modèle de la situation ciblée, mais aussi à ce qu'elle pousse l'analogie jusqu'à l'identification.

L'analogie modèle

Exemple: les pourvoyeurs de l'estomac

La fable est un instrument subtil de modélisation. Dans la métaphore du «corps social», on fait fonctionner le langage du corps sur le domaine de l'État et de la société. C'est une façon de penser la société:

«Au temps où le corps humain ne formait pas comme aujourd'hui un tout en parfaite harmonie, mais où chaque membre avait son opinion et son langage, tous s'étaient indignés d'avoir le souci, la peine, la charge d'être les pourvoyeurs de l'estomac, tandis que lui, oisif au milieu d'eux, n'avait qu'à jouir des plaisirs qu'on lui procurait; tous, d'un commun accord, avaient décidé, les mains de ne plus porter les aliments à la bouche, la bouche de ne plus les recevoir, les dents de ne plus les broyer. Mais, en voulant, dans leur colère, réduire l'estomac par la famine, du coup, les membres, eux aussi, et le corps entier étaient tombés dans un complet épuisement. Ils avaient alors compris que la fonction de l'estomac n'était pas non plus une sinécure, que, s'ils le nourrissaient, il les nourrissait, en renvoyant à toutes les parties du corps ce principe de vie et de force réparti entre toutes les veines, le fruit de la digestion, le sang.» (Tite-Live 1991: 48-49)

En bref, la situation est la suivante: on ne sait pas comment se règlent les rapports sociaux. Que faire? Il se trouve qu'on a une expérience intime du fonctionnement du corps; ça tombe bien, c'est la même chose, on peut en parler dans le même langage.

Comme l'analogie, la métaphore opère un transfert de langage

Un langage est attaché au domaine Ressource. Par exemple, au corps est attaché le langage des flux de matières organiques, de la physiologie, de la bonne santé et de la maladie, de la vie et de la mort. L'intuition à son sujet est bien partagée. Il est doté d'un langage complet et cohérent, bien compris. Soit un autre domaine, comme l'État et la société, domaine mal connu, mal pensé, non doté d'un langage cohérent, autonome, accepté, fonctionnel; pour ce domaine Problématique, on ne dispose pas d'un lexique notionnel

adapté et les relations entre ses éléments sont peu claires. L'analogie-métaphore projette le langage du domaine *Ressource* (le corps humain) sur le domaine *Problématique* (la société). Par ce transfert, la cible peut alors être parlée et pensée, certes dans un langage qui n'est pas le sien, mais au moins dans un langage dans lequel on a confiance. On construit ainsi une nouvelle voie d'accès cognitive au Problème. En d'autres termes, par ce transfert massif de langage, on fait fonctionner le domaine *Ressource* comme un modèle du domaine *Problématique*.

124

L'analogie-comparaison confronte deux domaines bien distincts de réalité, elle les associe, elle ne les confond pas. La métaphore affirme l'identité du domaine investigué et du domaine *Ressource*. Elle fusionne les domaines. C'est pourquoi la reconstruction de l'analogie sous-jacente à la métaphore trahit la métaphore, en divisant les domaines que la métaphore assimile.

L'argumentation par la métaphore sert à fusionner des êtres ou des situations sous une même identité, elle produit littéralement un monde nouveau de correspondances. Pierre est un lion: on n'est jamais très loin du monde cohérent de la Renaissance (voir plus haut).

Le pari: de l'analogie à identité?

On définit parfois l'analogie comme une identité partielle. La notion d'identité est complexe, on distinguera plusieurs formes.

L'identité individuelle est une notion limite, chaque être est *identique* à lui-même (ni *semblable* ni *ressemblant*); il n'est pas «plus ou moins» identique à lui-même.

Deux objets différents parfaitement ressemblants, par exemple des produits industriels pris à la sortie de la chaîne, sont matériellement *identiques*, au sens de perceptuellement indiscernables. On approche de l'identité des *indiscernables*. Ces deux objets partagent tous leurs prédicats. Tout ce qui peut se dire de l'un peut se dire de l'autre. La discernabilité dépend de l'observateur: le premier venu estime que «c'est tout pareil, c'est la même chose», alors que le spécialiste voit des différences. Cette forme d'identité entre deux choses est la limite de la ressemblance, c'est-à-dire de l'identité catégorielle.

La question de l'identité profonde, sous-jacente à des différences immédiatement discernables, joue un rôle essentiel dans le jeu de la métaphore:

Les congères, c'est comme des dunes.

Les congères, c'est comme de la tôle ondulée.

Les structures syntaxiques de ces deux énoncés sont identiques. Le second permet à l'interlocuteur de visualiser l'aspect des *congères* perpendiculaires à la route, et de s'approcher du sens du mot *congère*; elle lui donne le trait /ondulation/. La première est plus profonde, elle ouvre la voie à une théorie. Elle introduit une analogie de proportion:

neige: congère = sable: dune

Elle suggère que l'analogie peut être expliquée par l'action du vent sur, respectivement, les particules de neige et les grains de sable. On est ainsi sur la voie de la construction d'un modèle physico-mathématique couvrant les deux phénomènes. À partir de deux phénomènes bien distincts au départ (on peut savoir ce qu'est une dune sans savoir ce qu'est une congère), on finit par une identification: leur être réel, physico-mathématique, est le même.

L'établissement d'une analogie peut ainsi être considéré comme la première étape vers l'affirmation d'une identité en profondeur. Cette dynamique, ou ces glissements, de l'analogie explicative vers l'identité est au centre d'une classe de disputes autour de l'analogie, qui s'inscrivent parfaitement dans le cadre d'une vision de la métaphore non seulement comme modèle mais comme essence authentique du phénomène métaphorisé-analogisé.

Soit une discussion sur les rats-taupes (Corbara et Gheusi 1989). Les rats-taupes sont des rats glabres, donc des mammifères, qui vivent dans des «communautés» et selon des comportements qui peuvent rappeler ceux que l'on observe chez les insectes sociaux, comme les fourmis ou les abeilles. Or, ce type de comportement n'avait jamais été observé chez les mammifères. Les rats-taupes seraient ainsi les premiers mammifères chez qui l'on puisse observer ce type de «comportement social». Mais, en parlant de «comportement social», utilise-t-on un simple lexique analogique-métaphorique, une métaphore pédagogique, explicative, ou bien est-on engagé dans une problématique de l'identification de ces structures de comportement animal à des structures régissant les sociétés humaines? Suggère-t-on, comme dans le cas des dunes et des congères, que les deux phénomènes ont les mêmes soubassements, ici biologiques? En d'autres termes, est-on sur la voie d'une explication génétique, socio-biologique, des comportements humains? Autrement dit, sommes-nous des rats-taupes un peu perfectionnés? Quand passe-t-on de l'analogie à l'identification?

Pour dénoncer cette assimilation par une stratégie implicite qu'on pourrait appeler de «métaphore glissante», le contradicteur effectue un relevé scrupuleux des termes relevant du domaine Ressource, le lexique social humain :

«Pourtant, l'expression «division du travail» est utilisée quatre fois; le mot «tâche» apparaît quatre fois également; l'expression «chargés de» se rencontre quatre fois aussi, et «ils s'occupent de» une fois; les termes de «coopération» et de «subalterne» sont utilisés une fois. Il est question trois fois de «statut sexuel» pour désigner l'état reproductif ou non des animaux.» (Braude et Stacey 1992)

126 On lira la réponse des auteurs dans *La Recherche*. En résumé, «l'analogie n'est jamais plus contraignante que lorsqu'elle s'abolit et a cessé d'être perçue comme analogie. Devenue invisible, elle se confond avec l'ordre des choses» (Gadoffre 1980: 6).

Réfutation des analogies

Tout est analogue à tout sous l'un ou l'autre aspect, et les analogies peuvent être plus ou moins «tirées par les cheveux». Une bonne analogie est une analogie qui résiste à la réfutation. Le critère d'une bonne analogie de structure est la cohérence et la bonne mise en correspondance des deux domaines, à la fois sur chaque être ou événement et sur le type de relation entre ces êtres.

L'analogie refusée est catégorisée comme un *amalgame* (Doury 2005, 2006). L'analogie catégorielle se réfute comme les catégorisations, l'analogie structurelle se réfute selon des techniques spécifiques.

Rejet de principe de l'analogie – Khallâf propose une analogie pour critiquer les chaînes analogiques: «[quelqu'un] essaie de trouver, sur la plage, des coquillages qui se ressemblent. Dès qu'il a trouvé un coquillage qui ressemble à l'original, il jette ce dernier et se met à chercher un coquillage semblable au second, et ainsi de suite. Lorsqu'il aura trouvé le dixième, il ne sera pas surpris de constater qu'il est totalement différent du premier de la série.» (Khallâf 1997 [1942]: 89)

Fausse analogie – L'analogie est dite fausse si on peut montrer que le domaine Ressource présente des différences profondes avec le domaine Cible, ce qui interdit de tirer à partir de l'un des leçons ou des explications, des inférences... applicables à l'autre. Par exemple, la comparaison de la crise de 2008 avec la crise de 1929 est mise en échec par le fait que, dans le paysage européen actuel, on ne trouve rien à mettre en correspondance avec Hitler et la situation de l'Allemagne. On ne peut donc pas en

déduire que nous sommes sur la voie d'une troisième guerre mondiale. C'est une réfutation sur le fond.

«Jean-François Mondot – *La crise économique ne contribue-t-elle pas à rendre notre civilisation plus fragile que jamais? On entend parfois certains intellectuels ou éditorialistes faire des analogies avec la crise de 1929 qui a débouché sur la Seconde Guerre mondiale...*

» Pascal Boniface – *On commet très souvent l'erreur de penser que l'histoire se répète, ou qu'elle bégaie, pour s'autoriser des comparaisons très risquées. La Russie tape du poing sur la table, et l'on parle aussitôt du retour de la guerre froide. Une crise économique et financière éclate à Wall Street, et l'on s'empresse de faire une analogie avec 1929 en imaginant qu'un Hitler pourrait arriver au pouvoir à la faveur de ces difficultés. Or, les circonstances politiques sont évidemment très différentes, dans la mesure où il n'y a pas, en Europe, de grand pays qui ait été humilié, comme l'Allemagne en 1918, et qui veuille prendre sa revanche. Cette comparaison est facile et parlante mais elle n'est pas fondée ni stratégiquement, ni intellectuellement.*»⁹

127

Analogie partielle – L'analogie partielle (boiteuse) est une analogie qui a été critiquée et limitée (*misanalogy*, Shelley 2002 et 2004). L'analogie partielle conserve cependant son utilité pédagogique, dans le cas de l'analogie entre le système solaire et l'atome:

Une masse centrale: le soleil, le noyau.

Des éléments périphériques: les planètes, les électrons.

Une masse centrale plus importante que les masses périphériques: la masse du soleil est plus importante que celle des planètes, celle du noyau est plus importante que celles des électrons.

Différences (ruptures d'analogie):

La nature de l'attraction: électrique pour l'atome, gravitationnelle pour le système solaire.

Il y a des atomes identiques, chaque système solaire est unique.

Il peut y avoir plusieurs électrons sur la même orbite, il n'y a qu'une seule planète sur la même orbite.

Analogie retournée – On retourne une analogie en montrant que la même analogie conduit à des résultats incompatibles avec la conclusion qu'on prétend en tirer (*disanalogy*, Shelley 2002 et 2004). À partir du même domaine Ressource, on peut parvenir à des conclusions incompatibles. Cette stratégie correspond à une réfutation *ad hominem* de l'analogie.

⁹ URL: [www.iris-france.org/Tribunes-2009-03-04.php3], consulté le 16 mars 2011.

Ce mode de réfutation est particulièrement efficace, car il se place sur le terrain de l'adversaire. L'Opposant «pousse plus loin» l'analogie avancée dans le discours de proposition, afin de la retourner pour la mettre au service de son propre discours d'opposition. Il accorde que tel domaine Cible admet bien tel domaine Ressource; en focalisant sur un aspect de la Ressource inaperçu du proposant, il tire du domaine Ressource une conclusion au service de son contre-discours. Cette stratégie est particulièrement exploitée pour la réfutation des métaphores argumentatives:

- Arg:** – *Ce domaine se situe au cœur de notre discipline.*
- Réf:** – *C'est vrai. Mais une discipline a aussi besoin d'yeux pour y voir clair, de jambes pour avancer, de mains pour agir, et même d'un cerveau pour penser.*
- Réf:** – *C'est vrai. Mais le cœur peut très bien continuer à battre conservé dans un bocal.*
- Arg:** – *Mais cette équipe représente le noyau dur de notre laboratoire!*
- Réf:** – *Les noyaux, ça se jette!*
- Contre-Réf:** – *Non, les noyaux on les plante, on leur donne les moyens de vivre si on veut un jour avoir des fruits.*

Contre-Analogie – Comme toute argumentation, on peut opposer à une argumentation par l'analogie une contre-argumentation (argumentation dont la conclusion est contradictoire avec la conclusion originelle). Cette contre-argumentation peut être de type quelconque, notamment une autre argumentation par analogie, tirée d'un autre domaine Ressource. On parle alors de contre-analogie:

- *L'université est (comme) une entreprise.*
- *Non, c'est (comme) un parking, une abbaye...*

La rétorsion prend une vertu spéciale si la contre-argumentation exploite une analogie tirée du même domaine Ressource. Un partisan de la monarchie héréditaire parle contre le suffrage universel:

- Arg:** – *Un président élu au suffrage universel, c'est absurde, on n'élit pas le pilote.*
- Réf:** – *Mais on ne naît pas non plus pilote.*

Les deux parties filent la même métaphore.

Conclusion

Toutes les typologies des arguments font une place à l'étiquette «argument par analogie», étiquette qui recouvre des phénomènes très différents, comme nous l'avons rappelé, sans pouvoir le développer – nous espérons le faire un jour prochain sous la forme d'articles de dictionnaire. Sous sa forme argumentativement la plus spectaculaire, nous avons considéré l'analogie comme opérant un transfert massif du langage d'un domaine Ressource vers un domaine Problématique, soit d'une manière massive et instantanée par le coup de force métaphorique, soit progressivement, de façon plus ouverte, donc accessible à la critique, dans le cas de l'analogie structurelle. Dans les situations limites, on passe de deux domaines analogues mais bien distincts à l'identification des deux domaines: le langage de la Ressource fonctionne sans résidu sur la Cible. C'est cet horizon d'identification qui fait l'intérêt mais aussi le risque de la démarche analogique.

129

Quelle que soit la question argumentative, la méthode analogique offre de généreuses ressources; elle fonctionne aussi bien au service de la pensée magique que dans les controverses socio-scientifiques. Cette complexité et ce vaste empan rendent forcément très risquée toute tentative d'avancer des lignes de structuration, mais il faut bien s'y résoudre si l'on veut avancer sur la question des objets en argumentation. L'importance accordée, à juste titre, aux investissements subjectifs et émotionnels dans l'argumentation ne doit pas faire oublier que le *logos* aussi a un certain poids: après tout, on argumente aussi avec des arguments. ■

Références

- BITZER, Lloyd (1959), «Aristotle's Enthymeme Revisited», *Quarterly Journal of Speech*, vol. 45, pp. 399-408.
- BLACK, Max (1962), *Models and Metaphors: Studies in Language and Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.
- BLACK, Max (1979), «More about Metaphor», in *Metaphor and Thought*, A. Ortony (éd.), Londres, Cambridge University Press.
- BRAUDE Stanton & Eileen LACEY (1992), «La vie sociale des rats-taupes», *La Recherche*, N° 247.
- CANGUILHEM, Georges (1965 [1952]), *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin.
- CORBARA, Bruno & Gilles GHEUSI (1989), «Une monarchie révolutionnaire: la société des rats-taupes», *La Recherche*, N° 212.
- CROLLIUS, Oswald (1976 [1609]), *Traicté des signatures ou vraye et vive anatomie du grand et petit monde*, Milan, Archè.
- DAVIDSON, Donald (1978), «What Metaphors Mean», in *On Metaphor*, S. Sacks (éd.), Chicago, The University of Chicago Press, pp. 29-45.

DOURY, Marianne (2005), «The Accusation of Amalgame as a Meta-Argumentative Refutation», in *The Practice of Argumentation*, F. Van Eemeren & P. Houtlosser (éds), Amsterdam, John Benjamins, pp. 145-161.

DOURY, Marianne (2006), «Evaluating Analogy: Toward a Descriptive Approach to Argumentative Norms», in *Considering Pragma-Dialectics. A Festschrift for Frans H. van Eemeren on the Occasion of his 60th birthday*, P. Houtlosser & A. van Rees (éds), Mahwah (NJ) / London, Lawrence Erlbaum, pp. 35-49.

EEMEREN, Frans, Peter HOUTLOSSER & Francisca SNOECK HENKEMANS (2007), *Argumentative Indicators in Discourse. A Pragma-Dialectical study*, Amsterdam, Springer.

GADOFFRE, Gilbert (1980), «Introduction», in *Analogie et connaissance. Tome I: Aspects historiques*, A. Lichnerowicz et al. (dir.), Paris, Maloine, pp. 7-10.

130 GADOFFRE, Gilbert, Perkin WALKER & Arnaud TRIPET, «Les hommes de la Renaissance et l'analogie», in *Analogie et connaissance. Tome I: Aspects historiques*, A. Lichnerowicz et al. (dir.), Paris, Maloine, pp. 47-55.

HEISENBERG, Werner (1962 [1955]), *La nature dans la physique contemporaine*, trad. de l'allemand par A. E. Leroy, Paris, Gallimard, pp. 35-36.

KHALLAF, Abd Al-Wahhab (1997 [1942]), *Les fondements du droit musulman*, traduit de l'arabe par C. Dabbak, A. Godin & M. L. Maiza, Paris, Al Qalam.

LITTRÉ, Émile (1863-1872), *Dictionnaire de la langue française*, cité d'après [<http://francois.gannaz.free.fr/Littre/accueil.php>].

NEURATH, Otto, «Protokollsätze», *Erkenntnis*, vol. 3, N° 1, pp. 204-214.

ORTONY, Andrew (éd.) (1979), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.

PERELMAN, Chaïm & Lucie OLBRECHTS-TYTECA (1976 [1958]), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

PLANTIN, Christian (2011, à paraître), «Les instruments de structuration des séquences argumentatives», *Verbum*.

RICHARDS, Ivor Armstrong (1936), *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford, Oxford University Press.

SACKS, Sheldon (éd.) (1978), *On Metaphor*, Chicago, The University of Chicago Press.

SHELLEY, Cameron (2002), «Analogy Counterarguments and the Acceptability of Analogical Hypotheses», *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 53, pp. 477-496.

SHELLEY, Cameron (2004), «Analogy Counterarguments: A Taxonomy for Critical Thinking», *Argumentation*, vol. 18, N° 2, pp. 223-238.

SNOECK HENKEMANS, Francisca (2003), «Indicators of Analogy Argumentation», in *Proceedings of the Fifth Conference of the International Society for the Study of Argumentation*, F. Van Eemeren et al. (éds), Amsterdam, SicSat, pp. 969-973.

TITE-LIVE (1991), *Histoire romaine*, trad. par G. Baillet, Paris, Les Belles-Lettres.